

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.363. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Samedi
5
MAI
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, 81 des Italiens. - Td. : Crut. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

A BORD DU « ROCHAMBEAU » LORS DE LA TENTATIVE DE TORPILLAGE



LE CAPITAINE JUHAM DONNANT DES ORDRES AUX HOMMES DU BORD



LES CHALOUPES SONT PRÊTES. L'ÉQUIPAGE PORTE SES CEINTURES



PENDANT LA MANŒUVRE DE SAUVETAGE EN PLEIN OcéAN. LES CHALOUPES SONT DESCENDUES PAR-DESSUS BORD

Le transatlantique français « Rochambeau », arrivé ces jours derniers à Bordeaux, venant des États-Unis, a manqué de bien peu être torpillé pendant la traversée. C'est grâce au sang-froid et à la présence d'esprit du capitaine Juham qu'une catastrophe a pu être

évitée. Parmi les passagers se trouvait M. Whitney Warren, l'architecte américain bien connu, qui a tant fait pour la cause de la France aux États-Unis. Ces trois photographies ont été prises pendant la manœuvre de sauvetage. (Voir l'article page 3).

IMPORTANTS SUCCÈS FRANCO-ANGLAIS

NOS TROUPES ONT EMPORTÉ HIER CRAONNE ET SES POINTS D'APPUI

Au nord-ouest de Reims, elles ont enlevé les premières lignes ennemies sur un front de 4 kilomètres

PLUS DE 750 PRISONNIERS

LES ANGLAIS SE CONSOLIDENT SUR LA LIGNE HINDENBURG

Ils ont sévèrement repoussé une tentative désespérée des Allemands

PLUS DE 900 PRISONNIERS

Le bombardement intense qui se maintenait sur toute l'étendue de notre front, entre Soissons et Reims, a été suivi hier, de deux attaques qui nous ont livré d'importantes positions.

A l'est du plateau de Vauclerc, nous avons pris le village puissamment fortifié de Craonne et plusieurs points d'appui au nord et à l'est. Au nord-ouest de Reims nous avons enlevé la première ligne de l'ennemi sur une longueur de 4 kilomètres dans la direction de Brimont, et, plus à l'ouest, de Saigneul.

Sept cent cinquante prisonniers sont restés entre nos mains au cours de ces deux opérations. La première nous établit fortement sur la crête du chemin des Dames, qui domine la vallée de l'Ailette et la région de Laon. La seconde contribue au dégagement de Reims, déjà commencé par nos succès du plateau de Moronvilliers. L'une et l'autre, grâce à la vaillance de nos soldats et à une préparation qui ne laissait rien au hasard, ont atteint leurs buts dans les conditions les plus avantageuses pour nous.

La bataille se poursuit avec une violence extrême sur tout le front d'attaque des troupes britanniques, depuis Fresnoy jusqu'à Bullecourt. L'ennemi y engage ses réserves sans compter et multiplie les contre-attaques, mais en vain. A l'exception de quelques tranchées avancées dans la région de Chérisy, toutes les positions conquises ont été maintenues, notamment aux deux ailes, à Fresnoy et vers Bullecourt, où la ligne Hindenburg est entamée.

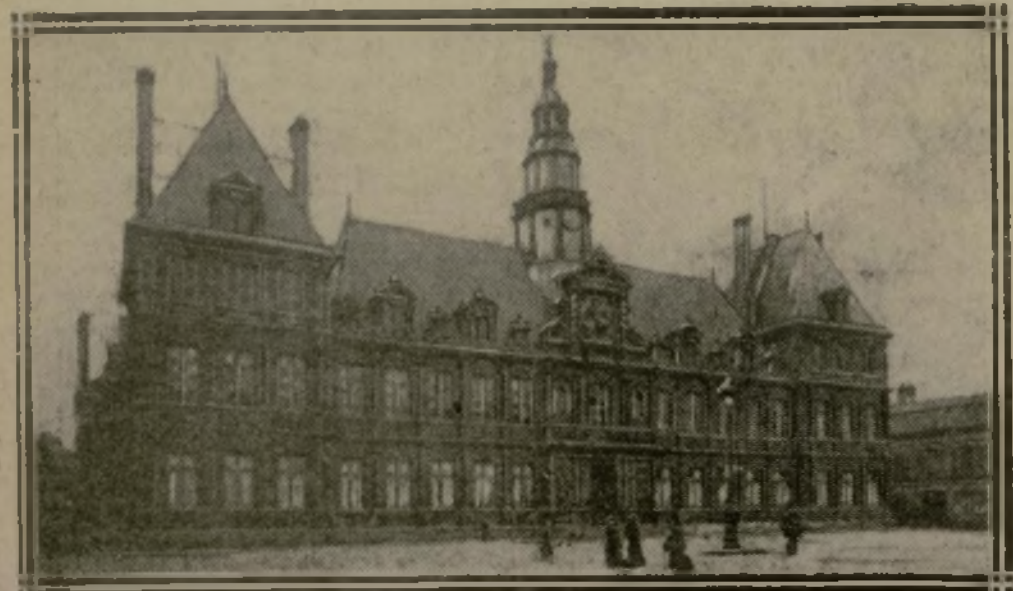
L'acharnement de la résistance témoigne de l'importance des positions. C'est à l'abri de ces positions que les Allemands comptaient nous tenir en respect et procéder en toute sécurité à l'exécution d'autres desseins. Déjà la menace dirigée par les Anglais et par nous contre une ligne de retranchements qu'ils croyaient inexpugnable a suffi pour les obliger à porter leurs forces disponibles sur cette partie du front occidental, et à les y maintenir, renonçant à leurs projets d'initiative et abandonnant le fameux plan de Hindenburg, dont il n'est plus question depuis les premières semaines d'avril.

Mais aujourd'hui la situation s'est aggravée considérablement pour eux : leur ligne n'est pas seulement menacée ; elle a cédé sur plusieurs points. Si les



broches qui viennent de s'ouvrir s'élargissent, une nouvelle retraite sera nécessaire, et certainement les positions de repli que les Allemands trouveront en arrière ne vaudront pas celles qu'ils auront quittées, parce qu'elles n'auront pas été préparées depuis si longtemps ni avec autant de soin. De plus, l'abandon de villes comme Lens, Douai, Cambrai et Saint-Quentin serait la preuve indéniable de la défaite.

L'HOTEL DE VILLE DE REIMS INCENDIÉ PAR DES OBUS



L'HOTEL DE VILLE DE REIMS

M. Lenoir, député de Reims, a confirmé hier dans les colonnes de la Chambre le bombardement continu de la ville qu'il représente par l'artillerie allemande.

Tous les jours, a-t-il dit, la ville de Reims est soumise à un bombardement intense. Dans les journées des 2 et 4 mai, des

En même temps que nos alliés repoussaient toutes les tentatives de l'ennemi sur les points où il se tenait la ligne Hindenburg, ils exécutaient, entre Cambrai et Saint-Quentin, une attaque qui leur livrait la ferme Malakof, sur la route d'Hargicourt au Catelet. Ce n'est là, en comparaison de la bataille qui se livre plus au nord, qu'une opération secondaire, mais c'est la preuve d'un excédent de forces que les Allemands sont loin de posséder.

Enfin, non moins que du terrain gagné par nos alliés ou par nous, il faut tenir compte des pertes subies par l'ennemi. Elles sont, en cette nouvelle phase de la bataille, plus élevées encore que dans les précédentes, parce que les Allemands s'y montrent plus que jamais prodigues de leur « matériel humain ». Les vagues d'assaut sont plus massives, les renforts affluent en formations si denses qu'elles ne peuvent plus utiliser le terrain pour se défilier. Dans ces rangs pressés, les canons et les mitrailleuses de nos alliés font de terribles ravages. Quand bien même aucun avantage de position ne serait acquis par cette lutte (et tel n'est pas le cas), l'affaiblissement durable qui en résulterait pour l'armée allemande serait déjà pour nous une véritable victoire.

Jean VILLARS.

Les Allemands ont mis en ligne douze nouvelles divisions

Le 4 mai. — Le correspondant du Daily Mail sur le front britannique télégraphie les détails suivants sur les premières heures de la nouvelle bataille :

A l'heure où le clair de lune fait place aux premiers brouillards du matin, les soldats anglais se sont lancés, sur un front de 25 kilomètres, à l'assaut des lignes allemandes, laissant intentionnellement intacts certains secteurs des positions ennemies, notamment au centre de ce vaste front.

L'impression que l'on avait recueillie depuis quelques jours en étudiant le terrain du haut de la crête de Vimy, et d'après la

quelle un afflux continu de renforts allemands se déplaçaient dans la plaine, n'était pas une illusion. Si l'est vrai qu'une douzaine environ de divisions ennemies ont déjà été brisées, un nombre égal de divisions nouvelles, composées en majeure partie de recrues de 1918, ont pris la place des anciennes, et il semble que les ordres qui leur ont été donnés sont de combattre jusqu'à la mort et de reconquérir les positions perdues ; de là l'origine de la terrible bataille que nous combattons.

Comment les Canadiens prirent Fresnoy

Les Canadiens ont exécuté avec succès une brillante attaque du village de Fresnoy. Malgré de grandes difficultés de terrain, malgré le feu violent de l'ennemi, les Canadiens ont entouré complètement le village d'où la garnison n'était pas parvenue à s'échapper. Après un bref combat à la baïonnette et à la grenade, les Allemands survivants se sont rendus.

Les Allemands avaient reçu l'ordre d'attaquer Aircux des Hautes, mais les Canadiens ont attaqué les premiers et dès six heures les Allemands étaient tués ou faits prisonniers.

M. Nilo Pecanha remplace M. Lauro Müller C'EST UN FRANCOPHILE

Nous disions hier que la retraite de M. Lauro Müller était un symptôme important des dispositions du Brésil. Le choix de son successeur n'est pas moins significatif.

En appelant M. Nilo Pecanha au ministère des Affaires étrangères, M. Wenceslaus Braz indique nettement le sens dans lequel la politique brésilienne est orientée. M. Nilo Pecanha n'est pas seulement un homme d'Etat en vue, puisque, vice-président de la République, il a assumé la présidence de 1909 à 1911, à la mort du président Pena. Ses tendances sont opposées à celles de M. Lauro Müller, dont il est même l'adversaire personnel. Il est de sentiments sympathiques à la France. Avec les représentants de l'Etat de Rio, dont il est originaire, il était parti, voilà déjà six mois, de la saute des navires allemands internés. Lorsque M. Ruy Barbosa proposa au Congrès, comme on s'y attend, de suivre l'exemple des Etats-Unis, le nouveau ministre des Affaires étrangères ne dut pas être hostile à la pensée.

M. Isvolski présentera aujourd'hui ses lettres de créance

L'ambassadeur de Russie à Paris, confirmé dans son poste par le gouvernement provisoire, présentera aujourd'hui ses nouvelles lettres de créance au Président de la République.

De même que M. Isvolski continue à jouir de la confiance du gouvernement provisoire, M. Sazonov reste toujours désigné pour l'ambassade de Londres, où il se rendra dès que l'état de sa santé le lui permettra. M. de Giers est maintenu à Rome. La continuité de la politique russe se trouve donc assurée par les personnes comme elle l'est par le programme. Ce n'est pas, semble-t-il, par un pur hasard que M. Isvolski est appelé à remettre ses nouvelles lettres au lendemain de la note par laquelle M. Milhokof garantit la fidélité de la Russie à ses alliances.

Les changements qui se produisent dans le personnel diplomatique russe à la suite de la révolution sont limités. L'ambassadeur de Russie à Washington a donné spontanément sa démission. On pense aussi que l'ambassadeur à Madrid et le ministre à Athènes pourraient être rappelés à bref délai.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

La mission française à la Chambre américaine

Une émouvante cérémonie et un émouvant discours de M. Viviani.

WASHINGTON, 4 mai. — Avant de partir pour Chicago, hier, la mission française a été reçue dans la matinée par la Chambre des représentants.

L'enthousiasme qui accueillait hier l'entrée de M. Viviani et du maréchal Joffre dans l'enceinte de la Chambre des représentants a égalé et même dépassé l'enthousiasme avec lequel le Sénat les avait accueillis. Quand la tempête d'ovations fut calmée, le speaker de la Chambre, M. Clarke, invita M. Viviani à parler devant les représentants.

Le ministre français monta aussitôt à la tribune et remercia l'assemblée d'avoir en son honneur fait une dérogation à ses règles séculaires et de lui avoir permis de prendre la parole devant elle.

Après avoir glorifié l'idéal américain, M. Viviani déclara :

« Mandataires d'un peuple libre, nous venons au milieu d'hommes libres pour confronter nos idées, échanger nos vues concernant le formidable problème surgi de la guerre, et toutes les nations unies, par cela même qu'elles reposent sur des institutions démocratiques par leur gouvernement, cherchent à obtenir la même égalité et la même liberté. »

L'orateur, évoquant la révolution russe et montrant que le kaiser, « sentant passer sur sa couronne le souffle des premières tempêtes », est allé emprunter aux nations libres leurs institutions supérieures en promettant à ses sujets de leur donner le suffrage universel, s'est écrié :

« Avant-hier, dans une réunion à laquelle j'assistais, j'entendais un de vos plus grands orateurs américains dire avec une émotion concentrée : « C'est juré sur le tombeau de Washington. »

« J'ai compris alors l'émotion et le sens profond de ces paroles. Et si Washington pouvait se lever de son tombeau, si, du haut de sa montagne sacrée, il pouvait apercevoir le monde tel qu'il est devenu, plus petit à cause du rapprochement des distances matérielles et morales et de l'enchevêtrement des relations économiques, il sentirait que son œuvre n'est pas finie et que, de même qu'un homme puissant, supérieur, se doit aux autres hommes, de même un peuple, après avoir établi sa propre indépendance, doit aider les autres à maintenir leur indépendance ou y concourir. »

C'est la logique mystérieuse de l'Histoire, qui si merveilleusement comprime le président Wilson, cet esprit si fort, si fin, à la fois capable d'analyse et de synthèse, d'observations minutieuses vite suivies de rapides actions.

« C'est juré sur le tombeau de Washington, sur le tombeau des soldats alliés tombés pour la cause sainte ; c'est juré sur le lit de nos blessés étendus au milieu d'horribles souffrances ; c'est juré sur la tête de nos orphelins. »

« A ce serment, nous nous joignons, nous autres Français, un autre serment : c'est juré sur les berceaux, sur les tombeaux, encore une fois, c'est juré. »

Une ovation formidable et prolongée en a salué la péroraison qui a ému de nombreux auditeurs. Puis, comme au Sénat, chaque député vint se faire présenter à M. Viviani et au maréchal Joffre dont il serra les mains.

Quand ce fut le tour de miss Rankin, femme député, le maréchal Joffre et les officiers de son état-major lui baisèrent galement la main, sur quoi la salle éclata en applaudissements.

Le défilé terminé, M. Clarke, du haut de la tribune présidentielle, présenta à l'Assemblée le maréchal Joffre qui poussa ce cri : « Vive l'Amérique ! »

Il présenta également M. de Chambrun, député, petit-fils du grand La Fayette, dont l'apport à côté des portraits de Washington et de La Fayette fixés aux murs de la salle fut saluée par des bravos frénétiques. M. Clarke présenta ensuite M. Jusserand qui, en termes émus, remercia l'Assemblée de la réception faite aux envoyés français.

Pour nous ravitailler malgré les sous-marins

Les Etats-Unis se mettent de toute leur ardeur à cette tâche urgente.

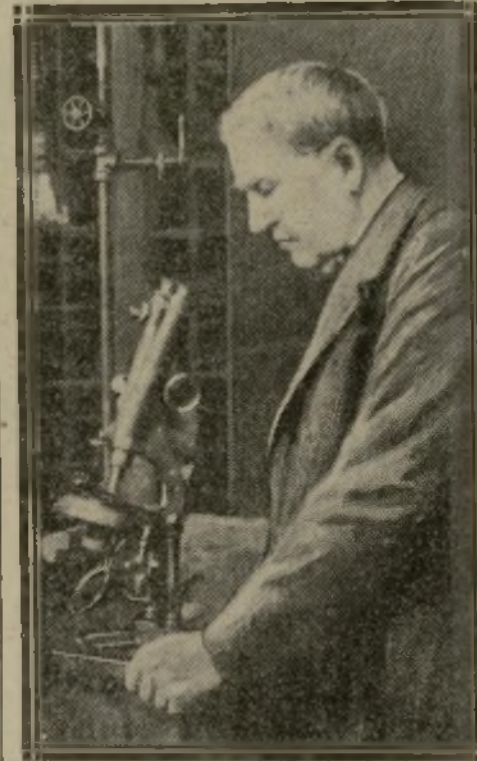
WASHINGTON, 4 mai. — Le président Wilson a tenu un conseil où tous les Etats de l'Union étaient représentés par leurs gouverneurs ou par des délégués.

Le conseil avait pour objet de discuter les meilleurs moyens de coordonner les ressources et les énergies de la nation américaine dans la poursuite de la guerre.

Le secrétaire d'Etat Lane déclara à ce conseil que le devoir primordial des Etats-Unis était de construire des bateaux aussi rapidement que possible.

M. Daniels, secrétaire d'Etat à la Marine, dit que le seul danger qui puisse réellement menacer l'Amérique et les Alliés est le danger des sous-marins, et que par conséquent, toutes les énergies doivent être réunies pour le combattre.

Le directeur du contrôle alimentaire, M. Hoover, a déclaré aujourd'hui que sa pre-



EDISON DANS SON LABORATOIRE

mière préoccupation serait d'organiser l'expédition pour la France et pour l'Angleterre de tout le blé nécessaire à l'alimentation de ces deux pays. L'expédition de la viande de bœuf et de porc sera également assurée dans le plus bref délai. M. Hoover estime que le ravitaillement des deux nations, qui sont le plus directement engagées dans la guerre contre l'Allemagne, doit primer la question du ravitaillement intérieur, qui est loin d'ailleurs de se poser avec la même acuité.

Edison travaille...

NEW-YORK, 4 mai. — Edison et les autres inventeurs américains concentrent leurs efforts pour trouver les moyens nécessaires permettant de neutraliser la campagne sous-marine.

D'après le journal la Tribune, Edison aurait sous ses ordres soixante-quinze ingénieurs qui ne travaillent qu'à cela. Ils cherchent à découvrir un moyen de produire l'électricité à bord des navires, de façon à faire dévier les torpilles lancées par les sous-marins ou à les faire exploser avant qu'ils atteignent leur but.

M. Daniels a donné des instructions pour que toutes les inventions soumises soient étudiées et même essayées.

Un grand nombre ont déjà été examinées, vingt pour cent de celles-ci ont été reconnues comme ayant une certaine valeur, mais la solution complète du problème n'a pas encore été trouvée.

LE PARLEMENT INTERALLIÉ S'EST RÉUNI A PARIS



LA PREMIÈRE SÉANCE, HIER MATIN

A la droite de M. CLEMENCEAU (3), qui préside : MM. O'CONNOR (4) et STEPHEN PICHON (2). A sa gauche : le PRINCE COLONNA (1), M. GEORGES LETGUES (5), M. FRANKLIN-BOULET (6)

La session du Parlement interallié a été ouverte hier matin, au siège de la section française, 243, boulevard Saint-Germain. M. Georges Clemenceau présidait la séance, assisté de lord Stuart de Wortley, président de la section anglaise, et du prince Prosper Colonna, président de la délégation italienne.

Après la lecture de télégrammes d'excuses de M. Milhokof, de lord Bruce et de lord Balfour d'Ulster, lord Stuart de Wortley a exprimé la joie de la délégation anglaise de reprendre les séances inaugurées il y a plus d'un an au moment du début de la glorieuse bataille de Verdun.

M. Pantano, député de Caluso, ancien ministre, approuva l'Assemblée la séance de

la délégation italienne, exprimant l'espoir de voir la délégation du Parlement des Etats-Unis dans la prochaine réunion. Georges Clemenceau prononça ensuite des discours fréquemment applaudis.

« Nous voilà réunis, dit-il, comme au conseil de famille, non pour nous plaindre non pour compter nos sacrifices, non pour chercher en des réflexions de vain, en des mouvements de visage, si quelqu'un de nous serait jamais capable de faillir, mais pour faire le bilan de notre action de guerre afin d'élever nos âmes à la hauteur des événements nouveaux qu'engendra la victoire et l'expansion des terres pacifiques. Les délégués du Parlement interallié ont été reçus dans l'hôtel de ville par le Président de la République. »

COMMENT LE "ROCHAMBEAU" ÉVITA LA TORPILLE ET TOUCHA LE SOUS-MARIN

Récit que nous firent hier deux
des passagers du paquebot

Le hasard fait bien les choses. Il nous a mis hier — peut-être l'avons-nous un peu aidé — en présence d'une famille qui était à bord du Rochambeau, lorsque ce transatlantique fut attaqué par un sous-marin allemand.

« Oh ! moi, je n'ai vu ni torpille, ni sous-marin, nous dit M. Quirrol, bien qu'il soit fort tentant d'avoir tout vu dans ces cas-là. Mais demandez à Mme Quirrol. Elle a eu la « bonne fortune » de regarder la mer au moment où il était le plus nécessaire d'ouvrir les yeux. Nous étions sur la plage arrière du navire, ma femme était accoudée au bastingage. Il était trois heures cinq de l'après-midi. Nous venions de jouer au bridge comme chaque jour après le déjeuner. La traversée avait été particulièrement heureuse, joyeuse même, très animée. Nous étions contents de rentrer en France après dix années de séjour à New-York. Notre fils est de la classe 18 et nous avions tenu à l'accompagner. Maintenant laissez-moi passer la parole au témoin oculaire.

Mme Quirrol sourit et nous déclara : « Je rêvais devant moi une très calme mer, tout à coup je remarquai un bouillonnement. Une lame s'était formée et quelque chose avait jailli. Comme nous avions remarqué deux baleines au large et eu de beaucoup plus près l'escorte de quelques marins, nous nous sommes mis à l'abri autour d'un navire, je n'eus pas la moindre émotion. Mais j'entendis le capitaine crier : « Les voilà ! » d'une telle voix d'effroi et de commandement que j'eus immédiatement le sentiment de la réalité. Un sous-marin venait sur nous. Et je vis nettement une sorte de poisson d'acier briller sous l'eau : une torpille ! On distinguait le sillage qu'elle laissait derrière elle... mais ici les mots ne vont plus assez vite pour permettre de raconter. Je voyais cette torpille se diriger mécaniquement vers nous. J'entendis les commandements se multiplier à bord et je me rendis compte que le navire changeait brusquement de direction, abandonnant la ligne droite pour éviter l'engin. De fait, celui-ci, prolongeant son sillage, passa à dix mètres de l'arrière et disparut sans laisser de trace. Nous l'avions échappé belle.

« Mais vous n'avez pas tremblé ? madame.

« Monsieur, je suis Française. Quel courage faut-il pour regarder le danger en face ? D'ailleurs je puis vous dire que personne n'eut peur auprès de moi.

« Je puis en témoigner à mon tour, dit M. Quirrol. J'ai vu le capitaine en second se précipiter à la barre. C'est grâce à son sang-froid que nous sommes ici ce soir. La surveillance qui s'exerçait à bord était bien faite pour nous donner du calme. J'ai vu également le canonier à l'arrière mettre sa hausse au point et prendre dans son tir le sillage révélateur. Il y eut quatre coups de canon dont on ne peut dire s'ils ont porté. Le premier a été un « qui vive » fort impressionnant. Tout les hommes de l'équipage étaient à leur poste. Quant aux passagers, ils avaient revêtu, comme eux, une ceinture de sauvetage et, près des canots, afin d'être groupés sans panique, ils attendaient. Prétendant que les nerfs n'étaient pas tendus ce serait trop dire, mais on sentait que dans cet ordre chacun avait tout son courage et son sang-froid. Mon fils était même si calme qu'il prenait des photographies, comme la plupart de ses camarades américains. Il était pourtant visible que le sous-marin nous poursuivait. Nous attendions une seconde torpille.

« Après les quatre premiers coups de canon il y en eut quatre autres. Cette deuxième salve visait un remous à l'origine du sillage que ma femme vous a signalé. Le second coup provoqua une « explosion » non. On eut dit que le projectile avait éclaté dans une masse de charbon. Le monstre était touché !

« Pas de nappes d'huile ?

« Non, en vérité, pas de nappes d'huile. Une brèche d'acier.

« C'est une traversée que je n'oublierai pas, ajoute Mme Quirrol. Elle laisse dans ma mémoire des souvenirs qui n'ont pas de prix.

« Ils sont d'autant plus précieux, nous déclare M. Quirrol, qu'un concert que nous avions organisé trois jours auparavant — c'est bien cela, c'est à ce lieu même, dernier, et le concert a été donné le vendredi — avait produit 2.143 fr. 45 au bénéfice de nos blessés. Cette fête à bord avait montré quel élan patriotique animait tous les passagers. La somme de 384 francs a été recueillie auprès des convives, dans la salle à manger. Une vente aux enchères a procuré le reste. Nous avons vendu le buste du maréchal Joffre, des drapeaux alliés, une poupée lorraine, etc. « En bien ! cette fête avait si peu fait la gaucherie des passagers qu'après l'alerte du sous-marin, nous fîmes une quête qui rapporta 1.736 francs. Cette nouvelle somme fut distribuée au canonier, aux marins et aux hommes de la chaufferie, à ceux qui avaient veillé sur notre sécurité et à leurs compagnons qui avaient exécuté des manœuvres si promptes et si précises que nous nous devions d'être hors de danger.

« Je vous prie, monsieur, si vous voulez nos impressions à vos lecteurs, n'oubliez pas le canonier : Emile Danielou, un jeune homme qui porte l'étoile d'or des combattants. On l'aurait cru à l'exercice. J'ai devant moi une famille si éprise de justice qu'elle voudrait citer tout le monde.

« Dites en fait ce combien nous avons admiré le capitaine Juhani, qui est resté trois jours et trois nuits sur la passerelle, déjeunant et dormant pas. L'ordre qui régnait à bord c'était son œuvre. Notre confiance, c'est lui qui nous la donnait.

« Nous avions à bord M. Whitney Warren, le comte Eugène d'Harcourt, la comtesse Zoubert, Mme Grouh, femme de l'ambassadeur de Serbie.

« Au moment du danger nous prîmes immédiatement conscience du lien de solidarité qui nous faisait plus voisins encore que les uns des autres ; nous ne formions plus qu'une seule famille devant la même menace, la même anxiété. Et nous avons connu la guerre sous-marine en voyant de près les dévouements qu'elle exige et les traits simples, très sincères, très héroïques qu'elle suscite, même parmi ceux qui ne prennent pas directement part à la lutte.

Roger VALBELLE.



La composition du ministère Zaïmis

La Grèce aurait décidé, « une fois de plus », de donner pleine satisfaction aux demandes de l'Entente

ATHÈNES, 4 mai. — Le ministère Zaïmis est définitivement constitué. La liste des membres du cabinet n'a pas encore été officiellement publiée, on peut cependant en indiquer la composition :

M. Zaïmis, président du Conseil, Affaires étrangères ; M. Demerdjis, Marine ; M. Egnikis, Instruction publique ; M. Négiris, Intérieur ; M. Lidoritis, Justice ; M. Caralamis, Guerre ; M. Georges Rhalys, Finances ; M. Kallig, Economie nationale ; M. Dossopoulos, Approvisionnement ; M. Périclès Argyropoulos, Communications.

M. Dossopoulos, qui est une personnalité financière bien connue, exerce les fonctions de sous-gouverneur de la Banque Nationale. M. Périclès Argyropoulos, qui appartient à une des principales familles d'Athènes, possède dans la marine le grade de capitaine de corvette. Au point de vue politique, il est considéré comme ententiste antivenizéliste. Sa femme, cousine de M. Zaïmis, est la fille de feu M. Mavrouchalis, ancien président du Conseil.

M. Egnikis est titulaire d'une chaire d'astronomie à l'Université.

M. Négiris a été ministre des Communications dans le cabinet Zaïmis ; c'est un ancien élève de l'école des mines de Paris. Il est considéré comme ententiste.

M. Lidoritis a été ministre de la Justice dans le même cabinet Zaïmis.

M. Georges Rhalys a fait ses études en France, il est professeur à la Faculté de droit d'Athènes. Depuis de Navarin, il a été ministre des Finances dans le cabinet Skouloudis et dans le ministère Zaïmis.

Le colonel Caralamis a été membre du deuxième Cabinet Zaïmis, en juin 1916. Il y a été chargé du département de l'Intérieur. Ancien élève de l'école de guerre de Paris, il a été attaché militaire de la légation de Grèce à Paris. Il se fit remarquer par sa brillante conduite au cours des guerres balkaniques.

On assure, dans les cercles politiques, que M. Zaïmis aurait décidé de donner pleine satisfaction aux demandes de l'Entente. (Radio.)

EN RUSSIE Le gouvernement provisoire et le comité de Tauride sont en désaccord

PÉTROGRAD, 3 mai. — Jusque fort avant dans la soirée, eurent lieu de nombreuses manifestations en faveur du gouvernement provisoire.

Devant le palais du conseil des ministres, une série d'orateurs parlèrent à une foule énorme, notamment les ministres Miloukof, Chingarev et le président de la Douma, M. Rodzianko.

Le ministre des Affaires étrangères, M. Miloukof, déclara :

« Miloukof, qui fut, avec Goutchov, un des artisans de la révolution, qui dénonça Stourmer, ne sera jamais trahir à son pays et qu'il quittera son poste seulement par la force. »

Ce discours fut chaudement acclamé. M. Rodzianko parla de l'ennemi qui menace la patrie libre, exhorta le peuple à mener la guerre jusqu'à une fin victorieuse, digne du grand peuple russe.

Les harangues de tous les orateurs furent chaleureusement accueillies.

Le Conseil des délégués ouvriers et militaires, qui tint séance l'après-midi, ne prit aucune décision. La discussion reprendra demain.

Dès à présent, une tendance se manifeste en faveur de la formation d'un cabinet de coalition.

On craint de la nuit, le comité exécutif des ouvriers et militaires assista à une séance du Conseil du gouvernement provisoire.

DES NOUVELLES DE CLAUDE FARRÈRE

Une note, communiquée hier soir, rassure les amis de l'excellent écrivain.

On nous a communiqué, hier soir, la note suivante :

« Contrairement au bruit qui a couru cet après-midi, l'écrivain Claude Farrère, actuellement mobilisé dans les tranchées et qui l'on disait avoir été porté disparu, est à son poste de service en excellente santé. »

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — LA NUIT A ÉTÉ MARQUÉE PAR UNE GRANDE ACTIVITÉ D'ARTILLERIE DANS LA RÉGION AU NORD-OUEST DE REIMS.

En Champagne, nous avons réalisé de nouveaux progrès dans les bois à l'ouest du mont Cornillet et repoussé, à coups de grenades, une attaque ennemie sur un de nos petits postes.

Activité intermittente de l'artillerie au sud de Moronvilliers.

Sur la rive gauche de la Meuse, deux coups de main sur les lignes adverses, l'un au Mort-Homme, l'autre au bois d'Avocourt, nous ont permis de ramener des prisonniers. A l'ouest du Mort-Homme, nous avons arrêté net une tentative ennemie.

En Lorraine, rencontres de patrouilles vers Emberménil et Domèvre.

Nuit calme sur le reste du front.

AVIATION. — DANS LA JOURNÉE DU 3 MAI, NOS PILOTES ONT ABATTU CINQ AVIONS ALLEMANDS. IL SE CONFIRME QUE TROIS DES APPAREILS ENNEMIS, SIGNALÉS COMME SÉRIEUSEMENT TOUCHÉS AU COURS DES COMBATS DU 2 MAI, ONT ÉTÉ RÉELLEMENT ABATTUS.

UN AVION ALLEMAND A LANCÉ HIER, VERS 22 HEURES, PLUSIEURS BOMBES SUR LA RÉGION DE DUNKERQUE ; NI VICTIMES, NI DÉGÂTS.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNÉE, UNE OPÉRATION BRILLAMMENT CONDUITE NOUS A RENDUS MAÎTRES DU VILLAGE DE CRAONNE ET DE PLUSIEURS POINTS D'APPUI À L'EST ET AU NORD DE CETTE LOCALITÉ.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS ET JUSQU'À PRÉSENT DENOMBRE EST DE 150.

DANS LA RÉGION AU NORD-OUEST DE REIMS, APRÈS UNE VIVE PRÉPARATION D'ARTILLERIE, NOUS AVONS DÉCLENCHÉ CE MATIN UNE ATTAQUE, AU COURS DE LAQUELLE NOS TROUPES ONT ENLEVÉ LES PREMIÈRES LIGNES ALLEMANDES SUR UN FRONT DE 4 KILOMÈTRES ENVIRON ET ONT FAIT 600 PRISONNIERS, DONT 8 OFFICIERS.

EN CHAMPAGNE, LA LUTTE D'ARTILLERIE A ÉTÉ VIOLENTE TOUTE LA JOURNÉE DANS LA RÉGION AU SUD ET AU SUD-OUEST DE MORONVILLIERS.

Rien à signaler sur le reste du front.

Front britannique

(3 mai). — UN VIOLENT COMBAT S'EST DÉROULÉ TOUTE LA JOURNÉE À L'OUEST DE QUEANT ET AU NORD DE FRESNOY (6 kilom. 500 est de Vimy). L'ENNEMI A FAIT DE NOUVEAU ENTRER EN LIGNE D'IMPORTANTES RÉSERVES D'HOMMES ET D'ARTILLERIE ET SES CONTRE-ATTAQUES SE SONT SUCCEDES PRESQUE SUR TOUT LE FRONT DE BATAILLE.

LA CONCENTRATION DE NOS FEUX D'ARTILLERIE ET DE MITRAILLEUSES A FAIT SUBIR DE LOURDES PERTES AUX TROUPES ALLEMANDES AU COURS DE LEUR RASSEMBLEMENT AINSI QUE PENDANT L'ASSAUT.

EN DÉPIT D'UNE RÉSISTANCE ACHARNÉE, NOS TROUPES ONT PÉNÉTRÉ CE MATIN DANS UN SECTEUR DE LA LIGNE HINDENBURG, À L'OUEST DE QUEANT. ELLES S'Y SONT MAINTENUES TOUTE LA JOURNÉE, MALGRÉ DE PUISSANTES ET INCESSANTES CONTRE-ATTAQUES.

UNE NOUVELLE AVANCE A ÉTÉ EFFECTUÉE DANS LE VOISINAGE DE CHERISY, DE PART ET D'AUTRE DE LA ROUTE ARRAS-CAMBRAI ET SUR LA RIVE DROITE DE LA SCARPE, OU CERTAINES POSITIONS, DÉFENDUES AVEC LA PLUS GRANDE ÉNERGIE, ONT CHANGÉ PLUSIEURS FOIS DE MAINS ET SE TROUVENT ACTUELLEMENT EN NOTRE POSSESSION.

À GAUCHE DU CHAMP DE BATAILLE, NOS TROUPES ONT ENLEVÉ LE VILLAGE DE FRESNOY ET LES POSITIONS ENNEMIES AU SUD ET AU NORD DU VILLAGE SUR UN FRONT DE PLUS DE 3 KILOMÈTRES.

NOUS AVONS, EN OUTRE, PRIS PIED DANS LE SYSTÈME DE TRANCHÉES ALLEMANDES AU NORD D'OPPY.

UNE PROGRESSION A ÉTÉ RÉALISÉE EN D'AUTRES POINTS, ET LA BATAILLE CONTINUE. LES ALLEMANDES, QUI ONT SUBI DE LOURDES PERTES EN TUES ET BLESSÉS, ONT LAISSÉ PLUSIEURS CENTAINES DE PRISONNIERS ENTRE NOS MAINS.

L'aviation continue à montrer beaucoup d'activité. Quatre appareils ennemis ont été abattus hier en combats aériens. Un autre, atteint par nos canons spéciaux, est venu tomber dans nos lignes. Nos pilotes, en outre, ont contraint cinq avions allemands à atterrir désarmés et ont détruit quatre drachens. Un de nos appareils n'est pas rentré.

(4 mai), 12 HEURES. — L'ENNEMI A DIRIGÉ HIER SOIR DE VIOLENTE CONTRE-ATTAQUES SUR FRESNOY ET LES POSITIONS DONT NOUS NOUS SOMMES EMPARÉS AU NORD ET AU SUD DE CE VILLAGE. IL A ÉTÉ REJETÉ ET TOUTES NOS POSITIONS ONT ÉTÉ MAINTENUES.

UN VIOLENT COMBAT S'EST DÉROULÉ DANS LE VOISINAGE DE BULLECOURT. LES ALLEMANDES ONT FAIT HIER, À 21 HEURES 45, À L'OUEST DE CETTE LOCALITÉ, UN VIGOUREUX EFFORT EN VUE DE REPRENDRE LE SECTEUR DE LA LIGNE HINDENBURG, ENLEVÉ PAR NOUS DANS LA MATINÉE. LEUR TENTATIVE A COMPLÈTEMENT ÉCHOUÉ, ENTRAÎNANT DE LOURDES PERTES POUR LES ASSAILLANTS.

Des actions ont également eu lieu au cours de la nuit vers Chérisy et de part et d'autre de la route Arras-Cambrai. Nos troupes ont abandonné dans ce secteur les positions avancées qu'elles avaient conquises dans la journée.

UNE NOUVELLE AVANCE A ÉTÉ EFFECTUÉE CETTE NUIT AU NORD-OUEST DE SAINT-QUENTIN ET AU NORD-EST D'HARGICOURT, OU NOUS AVONS ENLEVÉ LA FERME MALAKOFF.

22 HEURES. — LE NOMBRE DES PRISONNIERS ALLEMANDES FAITS PAR NOUS AU COURS DES OPÉRATIONS D'HIER DÉPASSE 900, DONT 28 OFFICIERS.

NOS TROUPES ONT CONSOLIDÉ AUJOURD'HUI LEURS POSITIONS DANS LA PARTIE DE LA LIGNE HINDENBURG CONQUISE LA VEILLE ; ELLES ONT, EN OUTRE, PROGRÉSSÉ VERS L'EST LE LONG DES TRANCHÉES, INFLIGEANT DE FORTES PERTES À L'ENNEMI ET FAISANT DES PRISONNIERS.

Nos aviateurs ont exécuté hier avec succès de nombreuses opérations de bombardement et livré plusieurs combats aériens. Trois appareils allemands ont été abattus ; cinq autres contraints d'atterrir désarmés. Deux ont été, en outre, abattus par nos canons spéciaux et un autre a dû descendre dans nos lignes. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Front belge

Canonade intermittente en divers points du front. Des aviateurs alliés ont bombardé le centre d'aviation allemand de Ghislendale dans la nuit du 3 au 4 mai. Les Belges ont lancé pour leur part 1.500 kilos de projectiles.

Front italien

SUR LE FRONT DU TRENTIN, L'ACTIVITÉ DES DEUX ARTILLERIES S'EST POURSUIVIE EN MANIFESTANT UNE VIVACITÉ PARTICULIÈRE SUR LE PASUBIO, DANS LA VALLEE DE L'ASTICO ET DANS CELLE DE TRAVIGNOLO.

Sur certains points, l'ennemi a fait emploi d'obus à gaz asphyxiants.

Sur le front des Alpes Julienne, l'artillerie, les patrouilles et l'aviation ont continué leurs opérations coutumières.

Une de nos escadrilles a bombardé, la nuit dernière, le point de jonction des voies ferrées près de Sesana. Des avions ennemis, causant quelques dégâts, ont lancé des bombes sur Fogliano et Sagrado.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Koukhany, (direction de Kovel), l'ennemi a entretenu un feu intense de mines et de bombes sur nos tranchées.

Dans la région de Kabarovtze, il a fait exploser une mine entre nos réseaux de fils de fer. Nos tranchées n'ont pas souffert.

Au nord-est de Slavintin, l'explosion d'une de nos mines a détruit les travaux de l'ennemi.

FRONT ROUMAIN. — DANS LA RÉGION DE VOLOCHKANI (30 verstes au nord-est de Focsany), PLUSIEURS DE NOS DETACHEMENTS ONT FORCÉ LES TRANCHÉES ENNEMIES ET POURSUIVI LES ALLEMANDES EN RETRAITE SUR KALIMAN.

DES RÉSERVES ALLEMANDES ACCOURUES TENTERENT D'ENTOURER NOS DETACHEMENTS, QUI RÉUSSIRENT À SE PRAYER UN PASSAGE À LA BAIONNETTE ET À REGAGNER LEURS TRANCHÉES.

FRONT DU CAUCASE. — Fusillades et reconnaissances d'escadrons.

AVIATION. — A l'ouest de Toukoum, un avion allemand, atteint par nos feux, est tombé en flammes dans les positions ennemies.

Dans la région de Zoutourty, notre artillerie a abattu un avion allemand qui est tombé entre nos réseaux et ceux de l'ennemi.

Un article désabusé de Maximilien Harden

« Il faut remettre de l'ordre dans notre maison, afin qu'elle ne soit plus une abomination aux yeux du monde »

AMSTERDAM, 4 mai. — Maximilien Harden, dans la *Zukunft*, commente la participation des États-Unis à la guerre. Selon lui, l'offre de Zimmermann au Mexique constitue une bavée diplomatique sans précédent.

« Le discours de M. Wilson annonçant l'entrée en guerre des États-Unis, ajoute Harden, figurera dans les ouvrages scolaires à côté des discours de Démosthène, de Cicéron, de Pitt, de Mirabeau, de Robespierre, de Bismarck, de Gambetta, et il les dépassera tous. »

« Peut-être, en ce moment même, à Washington, le grand philosophe qui est Balfour est-il en train de relire la Grande-Bretagne et les États-Unis à la Chine et au Japon par un rapprochement qui pourra demain comprendre la Russie libérée. »

« Les armées de l'Entente qui occupent Bagdad, La Mecque, Valona, Gorizia, Salonique, une partie du Trentin et toutes les colonies allemandes et qui, en une douzaine de jours, ont fait au mois d'avril trente quatre mille prisonniers, ne voient pas devant elles l'avenir si sombre pour qu'elles soient portées à mettre bas les armes. »

« Les millions d'hommes qui sont nos adversaires ne vont pas regagner humblement leurs foyers avant d'avoir vu jeter dans la balance le poids gigantesque des États-Unis. »

« Quelle est notre meilleure ligne de conduite ? C'est de reconnaître les réalités, de remettre de l'ordre dans notre maison, afin qu'elle ne soit plus une abomination aux yeux du monde. »

« Les démocraties nous entourent de tous côtés. Ce n'est pas un prince, ni une famille, mais une nation entière, la tête droite, qui doit assumer la responsabilité de la paix qui sera conclue. La démocratie est irrésistible et son aide peut être demain d'une nécessité urgente pour les princes. »

« Le peuple allemand peut conclure cette paix seulement quand il sera parvenu à se rendre complètement compte des faits. Il doit le faire et il le fera. »

Ce que l'on dit à l'étranger

LES JEREMIADES D'UN ALLEMAND LIBÉRAL
Le Berliner Tageblatt (Th. Wolff) :

« Prendre que cette guerre prouve la supériorité du système politique prussien, c'est avancer une naïveté et une maxime démodées. Si une telle affirmation était vraie, jamais les Français n'auraient fait une résistance aussi vigoureuse et les succès de l'Allemagne ont été dus à l'admirable endurance et à l'esprit de sacrifice du peuple allemand, ainsi qu'aux brillantes aptitudes et à l'esprit d'organisation de ses généraux. Au contraire, nous avons besoin du régime parlementaire, car il nous fournit seul le moyen de pratiquer une politique étrangère saine et continue. »

« Si nous en étions aujourd'hui parvenus, la conduite politique de la guerre, notamment dans son effort vers la paix, nous serait singulièrement facilitée. Sous un régime démocratique, l'individu a le sentiment de déterminer lui-même son destin, par la part qu'il prend au gouvernement du pays. L'Allemand ne contribuait pas à orienter son destin. De la défense dont il est l'objet, se soulevant dans le monde moderne. Nous avons contre nous l'esprit démocratique qui domine aujourd'hui l'Europe, mais que l'on en ait. Non seulement le dessin extérieur d'une constitution, mais toute une atmosphère politique et morale nous séparant des autres peuples. »

Pour jouir du bénéfice de ses plus saines réalisations, l'Allemagne doit insister le contact immédiat de son régime politique à l'égard des peuples voisins, mais surtout il faut que la conscience de sa maturité la décide d'un système qui la maintient dans un état de stabilité. Un courant d'irrésistible nécessité va nous sur toutes les tempêtes et sur toutes les merises.

L'ENVOI DE TROUPES AMÉRICAINES EN FRANCE

Le New-York Evening Sun :

La meilleure nouvelle depuis la déclaration de guerre est celle d'après laquelle le gouvernement américain se prépare à envoyer immédiatement des troupes en France.

En l'état actuel de haute organisation de nos alliés il n'est pas à craindre que la vie de nos soldats soit sacrifiée inutilement ; que notre contribution soit d'une division, d'un corps d'armée ou d'une armée, son poids se fera sentir dans la grande poussée.

Le New-York Times :

Nos Alliés désirent l'envoi rapide de nos troupes sur leur front. Les couleurs américaines flottant sur le champ de bataille seront une source de confort pour les troupes dévouées de la civilisation contre les agresseurs barbares.

Dans tout le pays, le sentiment se fait jour de plus en plus que nous ne devons perdre aucun instant pour nous préparer à participer activement aux opérations terrestres.

Le pays demande que nous nous préparions, militairement, aussi vite que possible ; nous devons faire diligences.

La France a besoin des troupes américaines ; ces troupes doivent être embarquées sans délai. Nous sommes entrés dans la guerre avec l'intention de faire notre part, quel qu'il puisse nous en coûter, soit en hommes, soit en argent.

LE MINISTRE DU BRÉSIL va quitter Berlin



M. SYLVINO GURGEL DO AMARAL
que l'Allemagne détenait, ce qui avait motivé l'arrestation de M. Pauli, ministre d'Allemagne au Brésil, arrivera le 11 mai à Zurich.

LE "TIP" remplace le Beurre

Aug. Pallier, 82, r. Rambuteau 1165 1/2 kg.

La Bourse de Paris

DU 4 MAI 1917

En dehors d'un fléchissement plus ou moins accentué du groupe mexicain, fléchissement fondamental de la suite du brusque mouvement de hausse des denrées agricoles, le surplus du marché fait toujours bonne contenance. Au premier, nous avons vu nos indices se relever à 10.35, Russes plus calmes. La tenue reste satisfaisante aux débuts de la séance, où le 1/2000 se négocie à 1.100, le Comptoir d'Escompte à 700, les grands Chemins français sont quelque peu irréguliers : le Nord vaut 1340 contre 1200, le P.-L.-M. reste à 1000, Orléans à 1075 au lieu de 1065, Bône tenue des lignes espagnoles. Grande résistance des cuprifères, du Rio à 1702, du Boléo à 1005.

CHANGES
Londres, 27.15 1/2 ; Suisse, 111 ; Amsterdam, 233 1/2 ; Petrograd, 100 ; New-York, 570 ; Italie, 82 ; Barcelone, 630 1/2.

MÉTALLS À LONDRES
La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 130, 131-3 mois 129 1/2 ; électrolytique, 135 ; étain, compt. 230, liv. 2 mois 230 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; argent d'opéra 37 d. 3/4.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

« J'admire l'instinct profond qui m'avait fait chérir, dès l'abord, cette enfant... Et M. Colonna? demandai-je, un peu inquiet? »

« Il est mort, le pauvre... Je répétais comme un écho : « Le pauvre ! »

Nous sommes restés encore à Axenstein deux semaines que nous avons passées sans plus nous quitter. Une joie jamais éprouvée faisait de moi un autre homme : la tendresse inemployée de mon vieux cœur allait enfin trouver un objet digne d'elle...

Un jour que nous étions seuls, j'entretins Célestine de certain projet qui m'avait germé dans la tête... Elle le trouva à son goût. Elle n'était pas faite pour le veuvage, Célestine. Et quand Marie-Thérèse nous eut rejoints, je lui dis :

« Venez-vous, mon enfant, voulez-vous me permettre d'être votre papa? »

Pour toute réponse, elle me tendit son front... Elle avait les yeux humides, et sa main tremblait un peu... Ah! ce baiser... Il valait bien que j'épousasse toutes les Célestines du monde!

Celle-ci, d'ailleurs, se fâchait : « Alors, il n'y a que moi que l'on n'embrasse pas, hé? »

Nous l'embrassâmes tous les deux en même temps, pour la dédommager...

Voilà l'histoire de mon mariage. Est-ce que vous pensez, vous aussi, que j'ai eu tort de me marier?

Jacques GESSANNE.

Serons-nous bons pour les animaux du Jardin des Plantes?

M. LAPICQUE DIT : « NON ! »
M. EDMOND PERRIER DIT : « OUI ! »

Le bruit a couru que, pour supprimer des bouches inutiles, on allait abattre un certain nombre de pensionnaires du Jardin des Plantes.

Qu'y avait-il de vrai là-dedans? C'est ce que nous sommes allés demander à ceux à qui incombe la mission de veiller sur ces bêtes de qualité.

Les Parisiens ont tort de ne pas fréquenter davantage le Jardin des Plantes. Ils y prendraient une leçon de douce philosophie. On nous prive de viande aux repas du soir; nous regimbons. Que dirions-nous si on nous, vis-à-vis de nous, de mesures aussi radicales que celles dont sont menacés nos frères inférieurs du Muséum?

Nous avons vu ces condamnés à mort. Ils se promenaient tranquillement au soleil, jouissaient de cette journée de printemps comme si aucun menace n'était suspendue sur leur tête. M. S..., assistant à la ménagerie, nous donne quelques détails :

Le budget concernant l'entretien et la nourriture de nos bêtes s'élevait, nous dit-il, au moment de la guerre, à 71.000 francs. On l'a réduit de 7.000 francs environ, et cela au moment où les denrées alimentaires augmentaient dans les proportions que vous savez. L'orge, le son, le maïs, qui entrent pour une très large part dans nos achats, coûtent fort cher; ce dernier nous revient à 62 francs les 100 kilos. Nous ne pouvons plus faire face à ces dépenses. Une solution s'impose donc : se séparer de celles de nos bêtes qu'on peut remplacer le plus facilement.

— Ces bêtes, quelles sont-elles?

« Les biches, les daims, les cerfs, les sangliers, par exemple. Ces derniers, qui sont de très gros mangeurs, nous coûtent très cher. Il en est de même des buffles. Nous avons des buffles de l'Inde qui nous reviennent à 55 sous par jour. Or, rien n'est plus commun que cet animal qui, en Italie, rentre dans la viande de boucherie. Les grumes ont augmenté dans de telles proportions que je ne vois plus, pour moi, la nécessité de conserver certains volailles — les perroquets, par exemple, dont la plupart des espèces peuvent, au lendemain de la guerre, se retrouver facilement. Carnivores et herbivores méritent, les uns et les autres, d'être examinés à ce point de vue, car c'est une erreur de croire que les premiers se nourrissent exclusivement de déchets inutilisables. Le repas de certains d'entre eux a donné lieu, récemment à des scènes d'indignation de la part de visiteurs, étonnés qu'à cette époque de restrictions alimentaires les bêtes puissent d'un privilège.

Il convient d'ajouter qu'il est d'autres animaux dont la conservation s'impose : les girafes, par exemple. Une girafe vaut une trentaine de mille francs... »

Si M. S... prend son parti d'une mesure qu'il considère comme nécessaire, il n'en va pas de même du professeur Trouessard, directeur de la ménagerie :

« Tout ceci est très regrettable, nous dit-il. M. Lapicque a demandé à la commission des muséums de se débarrasser de certaines bêtes. M. Edmond Perrier, lui, n'est pas partisan plus que moi de cette mesure. Notre budget, évidemment, est trop modique, mais il l'était déjà avant la guerre... Puis, on nous défend d'une part de tuer chez nous, et de l'autre il est des animaux qu'on ne consent à nous acheter que morts. Tirez-vous de là ! »

Et M. Trouessard lève au ciel des bras désespérés.

En prenant congé de lui, nous croisons dans une allée du Jardin des Plantes un rassurant baby qui joue avec un gordon-setter.

— Heureuse bête! pensons-nous, elle ne sera pas exposée aux rigueurs qui menacent celles du Muséum. M. Viollette a donné sa parole au comte Clary, président du Saint-Hubert club, que leur alimentation serait assurée...

La crise du charbon

M. Lugal, député de Seine-et-Marne, a adressé hier, M. Viollette, ministre du Ravitaillement, sur son intention de l'interpellation, des lettres, sur les mesures qu'il compte prendre :

« Pour approvisionner les municipalités en charbon destiné à la consommation domestique »

« Pour assurer la marche permanente des usines à gaz et d'électricité »

« Pour assurer la péréquation des prix.

LES FLANCHARDS

Jamais la verve de notre collaboratrice Gyp ne s'est exercée avec plus d'éclat que dans les Flanchards, dont se souvenaient tous les lecteurs d'Excelsior. Le volume paraît aujourd'hui chez l'éditeur Fayard. Après *Général de la Nague*, dont le succès a été considérable, les Flanchards vont conquérir le public, qui en goûtera l'esprit mordant et primesautier.

La vie des déportés belges au camp de Soltan

Comment l'Allemagne tient ses promesses au pape

LE HAYNE, 4 mai. — Dans sa lettre de Pâques 1917 adressée au pape, le cardinal Mercier, tout en disant que pratiquement les déportations ont cessé en Belgique occupée à la mi-février 1917, dénonce le fait que les rapatriement des déportés sont jusqu'à présent limités aux seuls inutilisables pour les travaux de l'ennemi.

L'*Osservatore Romano*, en reproduisant la lettre du cardinal, n° du 28 avril 1917, rappelle cependant que les autorités allemandes, par l'organe du comte von Hertling, président du Conseil de Bavière, avaient assuré le nonce, Mgr Aversa, qu'elles étaient disposées non seulement à s'abstenir de nouvelles déportations, mais encore à laisser rapatrier tous ceux qui, par erreur, avaient été injustement déportés.

L'Allemagne persiste donc dans la pratique de faire filer ses engagements. Tout est pour elle « chiffres de papier ». Pour les Belges, les horreurs du système des déportations n'ont encore pris fin qu'en partie. L'Allemagne s'abstient de nouvelles razzas, mais ceux qu'elle a razziés, au mépris du droit des gens, elle les garde et continuera à mettre en œuvre tous les moyens de pression, même les plus cruels, pour contraindre les déportés belges aux travaux que leur conscience leur interdit d'accepter.

Justiciers présents, un tiers seulement des déportés ont été rapatriés; deux tiers sont maintenus en esclavage et y endurent des souffrances moines.

Veut-on savoir quel régime leur était infligé à une époque postérieure de plusieurs semaines à l'annonce de la cessation des déportations?

A cette époque, les prisonniers civils, au nombre d'environ 2.500 et distingués des autres par une bande blanche ornée d'un Lion belge noir, occupaient — infirmerie comprise — neuf des baraques du camp de Soltan attribuées aux déportés belges. Les détachements en comptaient un peu plus de 7.000, répartis en divers endroits. Il s'en trouvait, par exemple, à peu près 900, dans la ville d'Allenstein, en Prusse occidentale.

Les baraques sont très vastes. Elles peuvent contenir 500 lits.

Au début, les internés furent nourris d'une façon très insuffisante. Dans la suite, on les mit au régime des prisonniers du camp, plus consistant, mais cependant encore insuffisant (400 grammes de pain par jour).

Les cantines étaient dépourvues de denrées alimentaires et les cuis s'y payaient 0 fr. 30 pièce; ils n'avaient pas non plus la ressource des colis de vivres de l'extérieur, car, contrairement à ce qui se fait pour les prisonniers de guerre, les internés ne peuvent recevoir de ces colis. Cette restriction, la privation de la franchise postale, le refus de les laisser prendre contact avec leurs compatriotes militaires du camp, la prohibition des journaux et des livres, devaient, sans doute, dans l'esprit des Allemands, décider les déportés belges à signer des contrats de travail « volontaire »; mais l'ennemi devait se heurter à l'indéfectible patriotisme des déportés.

L'habillement ne valait guère mieux que la nourriture et beaucoup des internés ne possédaient, comme linge, que celui qu'ils portaient sur eux.

A la visite médicale, ils étaient examinés au taux de 5 à 600 hommes pendant l'heure et demie qu'il leur était alloué. Dans ces conditions, ils étaient fatalement une proie facile pour la maladie, surtout les plus jeunes d'entre eux dont beaucoup sont âgés de dix-sept et même de seize ans. A la fin de février 1917, la liste des malades s'élevait à 80 malades environ, dans la baraque-infirmerie, la plupart souffrant de faiblesse générale; 100 environ dans des baraques elles-mêmes, et, parmi ceux-ci, des hommes atteints de dysenterie; à l'hôpital, plus de 200 cas graves, fournis par les détachements et par le camp. En quatre mois, de novembre 1916, date de la création du camp, jusqu'en février 1917, 199 internés, tant du camp que des détachements, étaient morts, dont plusieurs dans les baraques. Les morts avaient pour cause, en général, la tuberculose, la pneumonie, la faiblesse cardiaque et autres maladies analogues.

Environ 6.000 avaient, à cette date, dû être renvoyés en Belgique, la plupart pour infirmités, d'autres à la suite de démarches officielles.

A noter que jamais le camp d'internés dont nous parlons n'avait reçu la visite de délégués neutres. Vers la fin de février, eut lieu la visite d'un délégué espagnol; le témoin affirme que ce délégué pourrait attester la vérité de ce qu'il rapporte.

LE VAINQUEUR BELGE DE L'AFRIQUE ORIENTALE



LA RÉCEPTION A SAINT-ADRESSE DU GÉNÉRAL TOMBEUR

Le général Tombeur, commandant des troupes du Congo belge qui ont coopéré, avec les troupes anglaises et portugaises, à la prise des territoires de l'Afrique orientale allemande, vient de revenir de la glorieuse expédition qu'il a déployée nos ennemis de leur dernière colonie. Il a été reçu solennellement à Sainte-Adresse par le gouverneur belge. Voici, au cours de cette réception : 1. M. REXIN, ministre des Colonies; 2. l'AMIRAL DIDELOT, gouverneur du Havre; 3. le GÉNÉRAL TOMBEUR, l'ami de la France.

Des économies = Pas de provisions

On ne peut nier qu'une enquête au ministère du Ravitaillement soit en ce moment d'une brûlante actualité.

Entre deux séances de commissions, j'ai pu causer avec une haute personnalité qui a bien voulu me donner quelques renseignements précieux, renseignements qui prennent presque la valeur d'avis autorisés.

Il est incontestable, me dit-on, que la guerre sous-marine cause à notre ravitaillement une gêne plutôt croissante.

« Tout ce que la rareté de la main-d'œuvre a pu nous enlever momentanément... »

« De plus, les mesures énergiques que nous prenons produiront leur effet. Le soleil lui-même peut devenir notre allié, et, heureusement, il semble avoir, lui aussi, compris de quel côté était son devoir.

« Que l'été soit chaud, qu'il permette la moisson de bonne heure, et voici déjà la soudure, la fameuse soudure accomplie.

« Après... les plus grands espoirs nous...



LA PROPAGANDE POUR LES RESTRICTIONS VOLONTAIRES EN ANGLETERRE

De l'autre côté du détroit, on mène une campagne très active contre le gaspillage alimentaire. Voici un magasin où est exposé ce qu'il faut de nourriture par personne pour un jour et pour une semaine. En haut, on lit des écrivains qui peuvent se résumer ainsi : « Perdre un bout de pain, c'est perdre un obus. » Ménégeons tous le pain.

« Economisez le pain, et on n'aura pas besoin de cales. — Le temps et l'argent ne comptent pas, c'est le pain qui compte. — Nos femmes doivent nous raisonner. — Si vous mangez trop, vous volez quelqu'un. — Au-dessous est écrit : « Ceci est la nourriture d'un jour. C'est assez pour garder un homme fort. — En bas, enfin : « Viande, 2 livres, 8 onces. — Sucre, 8 onces. — Et au milieu : « Ration pour une semaine. »

« La situation a été signalée avec la netteté et la franchise spéciale aux Anglais dans le discours du roi George et dans celui de M. Asquith.

« Le danger sous-marin n'est pas nouveau, dit cet éminent homme d'Etat, mais il a pris soudain des proportions énormes. Notre longage a subi des réductions progressives plus grandes pendant le dernier trimestre que pendant le précédent. De nouveaux périls appellent de nouveaux remèdes. »

« Or ces remèdes nous commençons à les appliquer. Il ne faut donc pas que le public s'en étonne; il faut que les Français, comme les Anglais, s'accoutument à l'économie, car l'économie devient une nécessité nationale, mieux encore, une preuve de civisme. Un civil qui ne se prive pas des choses nécessaires à la collectivité et qui en abuse est un mauvais Français.

« Je sais bien que ce langage nouveau surprend beaucoup de gens. On accuse sans cesse les gouvernants d'avoir trop tardé à le tenir, de ne pas avoir pris suffisamment à temps les mesures qui s'imposent aujourd'hui.

« Mais ces mesures ne s'imposaient pas il y a un an ou deux. Nous avions quelques raisons de supposer qu'elles ne seraient même jamais nécessaires. Notre gloire était même alors d'éviter aux Français des souffrances ou une gêne nouvelles. La guerre s'est transformée; le temps, un temps très long, s'est écoulé et il ne faut pas trouver extraordinaire que, au bout de trois années de guerre, on se voie en présence de quelques difficultés. Je me hâte d'ajouter d'ailleurs que ces difficultés ne seront, je le crois, que momentanées, car, comme je le disais tout à l'heure, à ces périls nouveaux nous opposons des défenses nouvelles, des ressources nouvelles.

« Et quelles ressources! Celles des Etats-Unis, qui, en ce moment, étudient et préparent, avec leurs moyens considérables, notre ravitaillement.

« Peut-on avoir la moindre crainte en s'appuyant sur un tel espoir?

« Dans très peu de semaines, de jours peut-être, des flottilles de bateaux spéciaux, amplement protégés, entourés, nous apporteront

sont ouverts. Maintenant, un dernier point sur lequel vous pouvez insister : c'est celui des provisions.

« En ce moment, quantité de Français riches se livrent à cette pratique non seulement ridicule mais coupable. Oui, coupable, car ce sont ces gens-là qui produisent la hausse exagérée des denrées de première nécessité.

« Les gens qui font des provisions importantes, qui profitent de leur situation de for-



INSCRIPTION ANGLAISE « Sauvez votre pain, et votre pain vous sauvera »

tune ou de leurs relations pour remplir leurs caves ou leurs greniers sont de mauvais Français, de mauvais patriotes. Et le leur dire est le devoir des journaux.

« Si nous sommes forcés de nous réduire à un moment donné, pendant quelques semaines ou quelques mois, nous devons tous — tous — considérer cette réduction comme un devoir national, le devoir du civil qui devrait être heureux d'avoir lui aussi l'occasion de payer son tribut à la patrie.

« Tel est le résumé de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir, hier après-midi, au ministère du Ravitaillement.

Elle peut se résumer en deux mots : Des économies et pas de provisions, sous peine d'être un mauvais patriote.

LES RESTRICTIONS LES FARINES

Le ministre du Ravitaillement et des Transports vient de soumettre à la signature du Président de la République le décret suivant :

A dater du 10 mai 1917, il est interdit aux meuniers de laisser sortir de leurs moulins ou de vendre de la farine de froment comprenant moins de 85 0/0 de blé mis en mouture.

A partir de la publication du présent décret, il est interdit également aux meuniers de livrer de la farine à d'autres personnes qu'aux boulangers et aux cultivateurs faisant moulin leur blé à façon.

Toutefois, exception est faite à cette interdiction pour les fabricants de pâtes alimentaires et de farines de régime, dans la mesure des autorisations qui seront accordées par le ministre du Ravitaillement général et aux conditions qu'il aura fixées.

Les semailles devront être fabriquées avec du blé dur et seront livrées aux fabricants de pâtes alimentaires dans les conditions fixées par le ministre du Ravitaillement général.

Les fabriques de bisserie ne pourront plus continuer à travailler que pour les besoins de l'armée, de la marine militaire ou marchande et de l'Assistance publique, suivant les conditions prescrites par le décret du 19 avril 1917. Elles sont néanmoins autorisées à écouler leurs stocks, sans toutefois pouvoir majorer les prix actuels de leurs produits.

Sauf les exceptions prévues aux articles 2, 3 et 4, la farine de froment ne peut être employée désormais qu'à la fabrication du pain.

Dans le même délai de huit jours, les propriétaires, directeurs ou gérants des hôtels, restaurants, buffets et autres établissements similaires, devront déclarer à la mairie du lieu où ils exercent leur profession, le nom du ou des boulangers chez lesquels ils entendent s'approvisionner; ils ne pourront se fournir chez un autre boulanger qu'avec l'autorisation du préfet ou du sous-préfet.

Il est interdit à tout boulanger de vendre à aucun des établissements visés par le présent article, s'il n'est pas son fournisseur habituel.

La taxe du son pris au moulin est fixée à 24 francs par 100 kilos. Ce prix pourra être augmenté de la majoration prévue à l'article 6 du décret du 8 avril 1917.

Un milliardaire sous séquestre

CLERMONT-FERRAND, 4 mai. — Une jeune femme de trente-quatre ans, Mlle Aimée Roosnal-Nepveu, originaire de Hollande, avait capté à un tel point les bonnes grâces d'un milliardaire américain quinquagénaire, M. James Slater, qu'elle avait réussi à se faire offrir par lui des litres, des bijoux et des sommes importantes.

L'Américain et son amie parcoururent la France dans une magnifique automobile, qui pilotait un nommé André Biscaye, robuste gaillard de trente-deux ans, récemment réformé.

Ce chauffeur, qui était devenu fort intime avec la Hollandaise, conseilla à M. James Slater de louer le domaine des Bouchols, à Saint-Rémy-en-Rollat. A peine celui-ci eut-il pris possession qu'il y fut séquestré dans un pavillon isolé. Un nommé Raymond Barran, portefaix de Carcassonne, ami du chauffeur, fut commis par celui-ci à la garde de son maître.

Cette captivité, agrémente des pires violences, ne dura pas moins de huit mois, et c'est à coups de nerf de bœuf que l'on obtint de l'infortuné prisonnier la signature de nombreux chèques.

Entre temps, le chauffeur Biscaye avait épousé Aimée Roosnal. Mais la rumeur publique s'était émue des faits qui s'étaient passés au domaine des Bouchols, et le commissaire Sulzbach, de la brigade mobile, vint de mettre fin à l'équipée des deux complices en les incarcérant l'un et l'autre à la prison de Gannat.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Mme G. Maspero adresse ses remerciements à l'Académie qui, nous l'avons dit, a donné à son fils, tué à l'ennemi, un prix de 2.000 francs. Mme Maspero a l'intention de consacrer cette somme à fonder un prix dans le lycée où M. Jean Maspero a été élevé.

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires en remplacement de MM. G. Perrot et Viollet, décédés.

Tout le premier fauteuil, M. Thureau-Dangin est élu par 17 voix au 5^e tour.

Le nouvel académicien, fils de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française, et actuellement mobilisé à l'armée d'Orient, est conservateur adjoint au musée du Louvre.

Au fauteuil de M. Viollet, le comte Dela-borde est élu au 4^e tour par 20 voix. M. Dela-borde est un médiéviste très connu, ancien élève de l'Ecole des Chartes.

THEATRES

Antoine. — La dernière du *Marchand de Venise* aura lieu lundi à 7 h. 45.

Capucines. — Demain à 2 h. 30, matinée de *Où Camp-t-on ?* Aux Capucines 1^{re} revue; *Au-dessus de l'entresol*, comédie.

Dimanche prochain, à 15 h. 30, salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, aura lieu la deuxième des cinq séances consacrées à l'audition intégrale des sonates, piano et violoncelle, et des trios de Beethoven, pour lesquelles M. Jernin, directeur des Concerts-Rouge, s'est assuré le concours du remarquable trio C. Chailley-Richey, Marcel Chailley et Louis Ruyssen, dont le succès a été si marqué dès la première séance.

Au programme : Trios n° 2 et 4 et sonates n° 2, piano et violoncelle.

Cet après-midi :

Général : Au Théâtre-Lyrique, à 1 h. 30, *Le Roi de l'Or*.
Odéon, 1 h. 30, *Tartuffe*, le *Barbier de Séville*.
Antoine, 1 h. 30, le *Marchand de Venise*.
Edouard-VII, 2^e séance musicale.
Grand-Guignol, 1 h. 30, les *Nuits du Hampton-Club*.

Ce soir :

Premières : A la Comédie-Française, les *Noctes d'argent*; au théâtre Femina, *Femina-Revue*.
Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.
Th.-Français, 7 h. 45, les *Noctes d'argent*.
Opéra-Comique, 8 h., le *Roi d'Ys*.
Odéon, 7 h. 45, *On ne badine pas avec l'amour*.
Th. Sarah-Bernhardt, 8 heures, les *Nouveaux Jours*.

Variétés (Cul. 09-92), 8 h. 15, *Un Coup de téléphone* (Max Dearly).

Gymnase, 8 h. 45, *la Volonté de l'homme*.
Antoine, 7 h. 45, *Monsieur Beuverley*.

Renaissance, 8 h., le *Minaret*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fleur*.

Gaité-Lyrique, 8 heures, le *Traître*.

Théâtre-Lyrique, 8 heures, la *Reine de l'Or*.

Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lid*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, le *Nouveau Scandale de Monte-Carlo*.

Réjane, 8 h., *Madame Sans-Gêne*.

Châtelet, samedi, dimanche, 1 h. 30, *Dick*, roi des chiens policiers.

Athènes, 8 h., la *Dame du Cinéma*.

Apollo (Cul. 72-21), jeudi, sam., dim., 8 h., la *Finances du lieutenant* (Mariette Sully et Raoul Villot).

Cluny, 8 h. 30 (jeudi, samedi et dimanche), la *Charrette anglaise*.

Capucines (Tel. Cul. 56-40), 8 h. 30, *Où camp-t-on ?* Aux Capucines 1^{re} revue; Premier succès.

Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit* ou le *Dérailé*.

Femina, 8 h. 45, *Femina-Revue*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, les *Nuits du Hampton-Club*.

Th.-Michel, 8 h. 45, *Carminella*; sam., soirée; dimanche, matinée et soirée. (Dernières.)

Scala, 8 h. 15, le *Billet de logement*.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *L'Échancée*. Location à 11 h. 17 heures, Téléphone : Mardet 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, au palais des Sociétés savantes, 8, rue Danton, sous la présidence de Mme Jules Siegfried, conférence de M. Daniel Rippenhail, ancien sénateur d'Alsace : « L'Alsace-Lorraine pendant la guerre ». Films de la section cinématographique de l'armée : « L'Alsace attend ».

